

*Bio*

LE BARON  
SALOMON  
J. DE ROTHSCHILD

---

DISCOURS

17 MAI 1864

8200

---

X 90350  
PARIS

TYPOGRAPHIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE

RUE DE FLEURUS, 9

---

SALOMON DE ROTHSCHILD

# DISCOURS

DISCOURS PRONONCE SUR LA TOMBE

DE M. LE BARON

SALOMON DE ROTHSCHILD,

PAR M. ULMANN,

GRAND RABBIN DU CONSISTOIRE CENTRAL,

Le mardi 17 mai 1864.

CHERS FRÈRES,

Quelle leçon la Providence nous donne-t-elle aujourd'hui ! En frappant une illustre et vénérée famille dans ses plus vives, dans ses plus chères affections, Dieu a-t-il voulu, par un de ces coups éclatants et trop sensibles, hélas ! nous rappeler une fois de plus la vérité de ces paroles bibliques : « L'Éternel éprouve ceux qu'il aime et leur demande, comme autrefois au frère de Moïse, une force de résignation égale à la grandeur de leur perte ? Ou bien, en brisant presque au début de sa carrière une existence si jeune, si pleine de vigueur, d'espérance et d'avenir, la mort a-t-elle dû hâter le moment de



nous montrer comment, dans une vie si courte, ont cependant pu se développer, avec une admirable facilité, les plus nobles sentiments, les plus charmantes vertus, et se multiplier les actes les plus méritoires, les plus sublimes exemples de bonté et de charité.

Sans vouloir sonder les impénétrables desseins de la Providence, et quel que soit l'enseignement que nous offre la présence de ce cercueil, serrons-nous autour de la famille si cruellement éprouvée, et mêlons notre deuil à celui des parents qui pleurent leur enfant bien-aimé, des frères qui pleurent un frère adoré, d'une tendre épouse qui pleure son ami de jeunesse, enlevé lorsqu'à peine il avait commencé à goûter avec elle les douces et innocentes joies de la famille!

Notre voix est trop faible pour un si lamentable sujet, trop au-dessous de sa tâche pour retracer la vie et pour honorer comme elle le mérite, la mémoire de M. le baron Salomon James de Rothschild, que Dieu vient d'appeler à lui.

A peine sorti de l'enfance et toujours modeste et sans ambition, Salomon de Rothschild n'a voulu révéler son nom à la communauté que par des actes de bienfaisance. De bonne heure son concours était acquis au Comité consistorial, qui le comptait au nombre de ses membres les plus charitables, et qui vient par l'organe de son digne président, lui payer un

si juste tribut d'hommages et de regrets. Prenant au sérieux la belle devise du Comité (אשרי משכיל אל דל) « Heureux celui qui consacre son intelligence aux intérêts des pauvres ; » il faisait le bien en joignant aux inspirations de son cœur généreux le discernement d'un esprit éclairé, et ceux qui étaient admis dans son intimité pourraient vous dire par quels actes admirables il a prouvé que le sentiment du devoir avait autant de part à ses nobles résolutions que sa bonté naturelle. Ses bienfaits, accordés avec autant de délicatesse que de libéralité, étaient marqués au coin de cette charité ingénieuse et élevée qui s'exerçant sans bruit et sans ostentation prévient la misère, qu'elle empêche de se produire, et reçoit, sans les rechercher, les bénédictions de ceux dont elle conjure la perte, en sauvant de la ruine leur fortune chancelante et leur honneur.

Mais, si avec cette sublime timidité, avec ce désintéressement propre seulement aux grandes âmes, Salomon de Rothschild a souvent dérobé à ses plus intimes la connaissance de ses bonnes œuvres, il possédait au suprême degré l'art de prévenir tout le monde en sa faveur par la franchise de son caractère, par l'aménité de ses paroles, par l'affabilité de ses manières, par ses procédés bienveillants qui lui gagnaient tous les cœurs et lui conciliaient promptement l'estime et l'affection de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'aborder.



Uni par les liens du mariage à un ange de bonté et de charité, sa belle âme a pris un nouvel essor sous une influence si douce et en harmonie si parfaite avec ses propres inclinations; et la vie qu'il devait partager avec celle qui a si bien partagé ses principes et ses sentiments, lui promettait une existence dont rien ne devait troubler le charme et les joies. Mais qui eût cru que du dais nuptial à la tombe la pente dût être si rapide et le chemin si court? Deux ans à peine se sont écoulés depuis que nous avons vu bénir son union, et déjà nous devons lui adresser un dernier et suprême adieu, et voir la joie de sa famille se changer en deuil et en larmes.

Courbons la tête devant la volonté de Dieu et ne murmurons pas contre les décrets de sa Providence! accomplissons avec résignation le douloureux devoir « de louer le Seigneur pour le mal comme pour le bien » en prononçant ces paroles (בְּיָד דִּין אֱמוּנָה) « Hommage au juge suprême! » bénissons la mémoire de celui dont les dépouilles mortelles vont disparaître de devant nos yeux, et dont l'âme remonte vers le Père des miséricordes, pour recevoir là-haut la récompense de ses œuvres, et en laissant profondément gravé dans nos cœurs le souvenir de ses vertus et de son mérite!

---

DISCOURS PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE M. LE BARON

SALOMON DE ROTHSCHILD,

PAR M. ISIDOR,

GRAND RABBIN.

Le 17 mai 1864.

MES FRÈRES,

Sur le bord de cette tombe si prématurément ouverte, en présence d'un malheur comme celui qui vient de nous frapper, les larmes et les prières sont la seule manifestation convenable, la seule possible.

J'ai cherché tout à l'heure des paroles pour vous consoler, et je n'ai trouvé moi-même que des larmes pour pleurer avec vous.

Oui, pleurons ensemble, et arrosons de nos larmes ce cercueil où nous avons déposé la dépouille mortelle de notre bien-aimé frère, le baron Salomon de Rothschild. En fermant les yeux de ce jeune homme, Dieu nous enlève un de ces hommes d'élite qui sont



l'ornement de leur famille, l'honneur et l'espérance de leur communauté, et chacun de nous s'est senti tressaillir quand on est venu nous apporter le triste message de mort, qui, en frappant cette illustre et noble famille, nous frappe tous si douloureusement.

Prions ensemble, mes frères, et prions pour lui, demandons à Dieu d'accueillir son âme avec amour, et de lui donner là-haut les joies et les félicités célestes, les seules durables, en échange de ces félicités qui semblaient devoir être longtemps encore son partage sur cette terre, et au milieu desquelles la mort est venu le surprendre.

Ah ! mes frères, de tous ces tombeaux qui nous entourent, nous entendons sortir une voix mystérieuse qui nous répète sans cesse cette lugubre parole de la Bible : « Nous sommes poussière et nous retournons à la poussière. »

Mais il semble que pour graver cette vérité plus profondément dans nos cœurs, Dieu se plaise parfois à frapper, comme aujourd'hui, de ces coups inattendus qui, en confondant notre raison, nous montrent d'une manière irrésistible tout le néant et toute la fragilité des choses humaines.

La légende nous raconte qu'un pèlerin, rencontrant un jour, sur sa route, un jeune arbre arraché du sol, s'arrêta et dit en pleurant : « Jeune arbre, quel malheur que tu aies été sitôt brisé ! Que d'om-



brage et que de fruits tu aurais pu fournir encore au voyageur fatigué ! »

En présence de ce jeune frère, moissonné à la fleur de l'âge, nous pleurons comme le pèlerin, et nous nous écrions :

« Ah ! Seigneur, pourquoi avez-vous abattu cet arbre, ce jeune arbre, et déjà si beau et si plein de fruits ? »

Vos décrets, mon Dieu, sont justes sans doute, mais ils sont terribles parfois, impénétrables toujours ! Pourquoi avez-vous enlevé ce frère à sa jeune compagne qui l'avait rendu si heureux, qui était déjà de moitié avec lui dans toutes ses grandes œuvres, et qui, aujourd'hui est veuve à vingt ans ? à cette enfant qui entre à peine dans la vie, et qui est orpheline avant d'avoir connu son père ? à ses frères et sœur qui l'aimaient si tendrement et qui étaient si fiers de lui ? à ses vénérés parents dont il continuait les nobles traditions d'honneur et de charité, dont la douleur si légitime et si profonde est notre douleur à tous, et qui, si cruellement frappés dans un âge où les affections de famille sont les plus belles, et les plus douces jouissances ? Pourquoi, Seigneur, avez-vous refusé d'exaucer les prières que nous vous avons adressées pour la guérison de ce frère chéri, et avez-vous éteint sans pitié cette belle, cette noble existence ?

A ces pourquoi, mes amis, il n'y a qu'une ré-

ponse, c'est celle du prophète : « Mes pensées ne sont pas vos pensées ; inclinez-vous et espérez. »

Oui, inclinons-nous et espérons, Dieu a parlé, soumettons-nous au décret de sa divine Providence, et disons du fond de notre cœur : « Que votre volonté se fasse, Seigneur, et quand vous frappez, et quand vous bénissez. »

Entendez-vous la voix de Dieu qui vous adresse cette consolante parole : « Salomon de Rothschild était mûr pour l'éternité, et voilà pourquoi je l'ai appelé près de moi. »

Il était mûr pour l'Éternité ; sa vie était courte, trop courte, hélas ! mais il l'a doublée par des bienfaits, il l'a marquée par des actes qui ne s'effaceront jamais.

Qu'importe les années et leur grand nombre ! Dans la balance de Dieu, les œuvres sont tout, et les années ne sont rien. Salomon de Rothschild est mort à l'âge de trente ans, et ces quelques années lui ont suffi pour gagner la couronne de l'immortalité ! Son nom est inscrit partout, du Nord au Sud, partout où s'est accomplie une belle œuvre. Sur les hauteurs où Dieu l'avait placé, il est resté fidèle à ses devoirs, il n'a jamais oublié ni la foi de ses pères, ni les souffrances de l'humanité ; l'orgueil n'a point envahi son cœur ; la douceur de son caractère, l'aménité de ses paroles encourageaient ceux qui s'adressaient à lui, et lui faisaient gagner tous les cœurs !



Je voudrais, mes frères, vous raconter quelques-uns de ces actes ; je voudrais vous rapporter quelques-unes de ces nobles et généreuses paroles que j'ai entendu sortir de sa bouche, dans ce comité où j'ai eu le bonheur de siéger à côté de lui et où il a si souvent plaidé la cause des pauvres avec une chaleur qui prouvait tout ce qu'il y avait d'amour et de charité dans son cœur. Mon émotion ne me le permet pas, et c'est à peine si, étouffant la douleur de mon âme, je puis lui adresser un suprême adieu ! Qu'il me suffise de dire ici, chers frères, qu'il marchait déjà sur les traces de ses nobles parents ; qu'il savait déjà, comme eux, compatir à toutes les souffrances, et tendre une main secourable à toutes les misères, qu'il me suffise de vous dire que Salomon de Rothschild meurt pleuré de tous et regretté de tous !

Que pourrait-on dire, d'ailleurs, de plus éloquent que ce concert de bénédictions qui s'élève autour de cette dépouille mortelle ! Les accents de la reconnaissance générale sont une sainte harmonie qui accompagne son âme près de Dieu !

Ah ! soyez consolés, vous tous qui pleurez, soyez consolés, laissez couler vos larmes, mais élevez aussi vos yeux vers le ciel. Il est là-haut, il est près de Dieu, et son âme, unie à celles de ces ombres vénérées qui l'ont précédé dans le séjour des élus, priera pour vous tous, pour sa veuve, pour son enfant, pour

ses parents, pour tous ceux qu'il a aimés ici-bas, et qu'il continuera à aimer dans le ciel !

Soyez consolés ! Salomon est entré dans le port, et il n'est plus exposé aux souffrances de ce monde. C'est ici, non la maison des morts, mais la maison des vivants (בית החיים), le lieu de repos, et qui sait ce que l'avenir lui est réservé ! Qui sait si Dieu ne l'a pas appelé près de lui pour éloigner de ses lèvres la coupe du malheur !

Soyez consolés, et s'il est vrai que la sympathie générale adoucit l'amertume de vos souffrances, laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas seuls dans la douleur ; nous la partageons, nous mêlons nos larmes à vos larmes, et nous venons jeter avec vous un dernier regard de douleur et de regret sur cette dépouille que la terre va couvrir, mais dont la mémoire vivra, et dont l'âme purifiée remonte radieuse vers Dieu !

Et vous, frère chéri, reposez en paix et jouissez du fruit de vos œuvres. Priez pour ceux que vous avez aimés, et que votre belle âme plane sans cesse au milieu de nous ; vous nous quittez, mais nous ne vous oublierons jamais, nous vous garderons une place dans la mémoire de notre cœur ; car deux choses impérissables nous restent de vous ; sur cette terre, votre nom couronné du souvenir de vos vertus : dans le ciel, votre âme unie à Dieu !

Amen.



DISCOURS PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE M. LE BARON

SALOMON DE ROTHSCHILD,

PAR M. LE D<sup>r</sup> ALBERT COHN.

Le 17 mai 1864.

Ne pouvant t'accompagner jusqu'à la dernière demeure, c'est ici, cher ami, que je veux te dire un dernier adieu, à la porte de la maison des vivants.  
(שער בית החיים)

Il avait à peine un an quand je le vis pour la première fois; depuis cette époque, il a grandi pendant vingt-huit ans, se faisant aimer et chérir par tous ceux qui le connaissaient, qui le recherchaient, car un caractère aimable et généreux lui ouvrait facilement tous les cœurs, lui gagnait cette sympathie universelle dont vous voyez en ce moment la preuve la plus manifeste.

Pour soulager cette immense douleur, tous voudraient partager avec nous le poids de l'affliction générale. Aucun endroit ne fut visité par ce cher ami

sans qu'il y laissât des traces de sa nature libérale. Agé de vingt ans, il alla voir le Maroc, et un séjour de quelques heures lui suffit pour gagner sa sollicitude sociale. De retour à Paris, il obtint de sa bonne mère l'envoi d'un médecin particulier, et de cette époque date la régénération de cette population intéressante. En Amérique, comme en Europe, il trouva son bonheur à faire des heureux. Combien de jeunes gens, combien de pères de famille lui doivent l'accès dans leurs carrières? Il y a à peine quelques mois qu'en causant avec moi il me dit ces délicieux mots : « Je voudrais bien sauver quelqu'un, relever de temps en temps une famille qui puisse alors honorablement vivre par le travail. » Quelques jours après, un cas pareil se présenta : qu'il était content d'accomplir ce désir de sa bonne nature ; quelques jours avant ce triste événement, il s'informa encore avec une bien tendre sollicitude si ce premier essai avait bien réussi.

Dans ce moment même, j'en ai la plus entière conviction, au pied du trône céleste, auprès duquel son âme s'est rendue pour s'élever en pureté, en sainteté et en adoration, il implore le Père de la miséricorde pour qu'il veuille bien envoyer un baume consolateur dans tous ces cœurs, qui souffrent tant de son départ précipité ! Aussi, cher ami, tes bons parents ont bien deviné ta pensée, en voulant ajouter à une maison qu'ils ont fondée pour le soulagement de l'hu-



manité souffrante une partie dans laquelle, sous la protection de ta mémoire bénie, bien des existences puissent trouver jusqu'à la fin de leurs jours, sinon une guérison complète, du moins un adoucissement et des soins de tous les instants.

Le printemps vient de perdre sa fleur ; car c'est le plus jeune de nos collègues que nous conduisons au champ du repos ; son cœur était trop grand pour rester plus longtemps avec nous, il était prêt ; aussi vas-tu au repos (לשלוֹם) ; tandis que nous devons retourner aux labeurs de tous les jours, aux devoirs sérieux que la vie nous impose. Gardant de toi un souvenir ineffaçable, nous nous soumettons aux décrets impénétrables de la Providence par ces mots (יִי נֹתֵן יִי לְקַח יְהִי שֵׁם יְיָ מְבֹרָךְ) : l'Éternel nous l'avait donné, l'Eternel nous l'a ôté trop tôt, que son nom reste béni.

Adieu, adieu, cher ami !

---

## EXTRAITS DES JOURNAUX



## JOURNAL DES DÉBATS.

« .... Quare mors immatura vagatur? »

Pourquoi la mort prématurée erre-t-elle parmi nous? dit tristement Lucrèce lorsqu'il énumère les fléaux qui peuvent nous faire mettre en doute la justice et la bonté des dieux. L'objection n'est peut-être pas invincible, mais ce n'en est pas moins un des spectacles les plus cruels et les plus mystérieux que de voir frapper à ses côtés, dans la fleur de la jeunesse et dans la plénitude du bonheur, des êtres qui semblaient destinés à faire beaucoup de bien et à jouir longtemps du bien qu'ils auraient fait. Ces tristes réflexions nous assaillaient il y a deux jours, lorsque nous conduisions à sa dernière demeure un jeune homme de vingt-neuf ans, auquel il n'a manqué que de naître dans une condition plus modeste pour mettre dans une pleine lumière les heureux dons qu'il avait reçus de la nature. La fortune, que tant de gens désirent avec excès, agit souvent comme un obstacle, et enchaîne parfois les esprits les plus distingués loin des carrières dans lesquelles ils auraient pris leur essor naturel et rencontré la renom-

mée. Si Salomon de Rothschild était né dans une condition ordinaire, si le monde des affaires, au lieu de le saisir, comme de droit, dès le berceau, l'avait laissé vivre au milieu de nous, condamné comme nous tous à prendre son rang, selon ses facultés, dans la grande mêlée de la vie, nous n'apprendrions aujourd'hui à personne que ce jeune homme était doué d'une vive et remarquable intelligence, d'un goût élevé et délicat pour les lettres, et des instincts les plus nobles et les plus droits dans tout ce qui touche aux affaires publiques. Si pourtant la grande fortune empêche ou détourne parfois de montrer tout ce qu'on peut, elle n'empêche pas de montrer tout ce qu'on vaut; elle peut rendre relativement stériles les plus brillantes qualités de l'esprit, mais elle laisse toute leur liberté aux nobles élans du cœur. Salomon de Rothschild était réellement bon, de cette bonté naturelle et presque involontaire qui agit toujours, qui se sent toujours, comme à l'insu de celui qui en est pénétré, qui se répand en bonnes actions et en bonnes paroles, par une sorte de courant continuels auquel la mort seule a le pouvoir de mettre un terme. Cette bonté était chez lui si ouverte et si sincère qu'elle provoquait à l'amitié les cœurs les moins faciles à séduire, et qu'elle triomphait en fort peu de temps de cette roideur involontaire à laquelle, dans notre société démocratique, toute âme un peu fière se sent d'abord disposée en face d'une grande



fortune. Lorsqu'il fut accablé en trois jours par le mal le plus soudain et le plus terrible, sa préoccupation la plus vive fut le chagrin qu'il craignait de causer aux autres. Il ne parlait plus guère que pour supplier qu'on s'évitât une fatigue ou pour dissiper de son mieux les inquiétudes croissantes de sa jeune femme et de ses malheureux parents. C'était entre cette jeune femme et lui un touchant combat à qui ferait meilleure figure et porterait le mieux sa part de cet affreux coup du sort. Quiconque meurt ainsi, l'âme tout occupée de la douleur d'autrui et l'esprit plein de délicates pensées, a réellement accompli sa destinée, car c'est après tout la bonté et le dévouement qui font la véritable perfection de l'homme.

PREVOST-PARADOL.

## REVUE DES DEUX MONDES.

Peut-être nous sera-t-il permis encore, quoique bien tard, de nous associer au deuil qui frappait, il y a quinze jours, la famille de M. J. de Rothschild ? Les regrets sentis qu'a inspirés la mort de M. Salomon de Rothschild, se sont exprimés par l'empressement universel qui a entouré sa famille, si inopinément, si cruellement atteinte. Salomon de Rothschild est mort à vingt-neuf ans, sans avoir rempli le rôle auquel il était appelé dans les grandes affaires économiques de notre époque ; mais à ceux qui l'ont connu, il avait déjà prouvé que ce rôle il l'eût rempli dignement. Il avait une juvénile ardeur d'esprit et une rare chaleur d'âme. Il travaillait avec l'application d'un jeune homme qui aurait eu besoin d'être le fils de ses œuvres. Il aimait les livres, les arts comme les affaires. Il avait une pétulance bonne et communicative. A voir son activité, il semble qu'un instinct secret l'avait averti qu'il devait se hâter de vivre. Mille traits de gracieuse délicatesse, de cordiale générosité, que sa modestie et son bon goût tinrent cachés pendant sa vie, se révèlent maintenant chaque jour, et le font revivre douce-



ment dans la mémoire de sa famille et de ses amis, où sa spirituelle et attachante figure ne sera jamais effacée.

E. FORCADE.

31 mai 1864.

---

## LE PETIT JOURNAL.

---

MORT DU BARON

SALOMON DE ROTHSCHILD.

Que me parle-t-on, en ce monde, d'inégalité de conditions ;

Des privilèges de la naissance, de l'éducation, de la richesse et du génie ;

De la plus grande part de bonheur inhérente aux favorisés de la terre ?

Je ne suis pas toujours de cet avis.

Je crois que plus on est modeste, léger de bagage, mieux on s'en va de ce monde, sans trop d'embaras et de chagrin.

Je crois que les humbles ont parfois leur bonheur dans leur humilité même.

C'est-à-dire qu'ils possèdent bien cette insouciance, ce détachement des biens matériels que commandait, en faveur du spiritualisme, la primitive religion.

La mort est dure à tous, assurément.



Mais s'appeler Horace Vernet, Halévy, Meyerbeer, Flandrin, et quitter le monde quand on a encore des chefs-d'œuvre dans l'esprit et le cœur,

C'est peut-être plus cruel que de s'en aller doucement, laissant une honnête médiocrité à sa famille.

Hier est mort un homme tout jeune,

Devant lequel la vie s'ouvrait avec toutes les garanties de bonheur et de succès;

Son nom était une recommandation;

Son esprit était fin, distingué, cultivé;

Sa fortune était immense.

Il s'appelle le baron Salomon de Rothschild.

Le défunt était le troisième fils du baron James de Rothschild.

Il comptait à peine trente ans,

Et avait fait, il y a quelques années, un voyage en Amérique, au point de vue d'études financières sur ce curieux pays.

Revenu de ses excursions, le baron Salomon de Rothschild s'était marié, il y a deux ans, comme les Rothschild se marient,

C'est-à-dire en choisissant sa femme dans sa propre famille.

Il avait épousé une jeune personne pleine de distinction, sa cousine de Francfort, la fille de la baronne Charles, sœur du baron Nathaniel.

Depuis 1795, date de la fondation de la maison allemande, il n'est arrivé qu'une fois qu'un fils de

ces riches banquiers ait cherché une femme dans une famille étrangère.

Ce fut quand, il y a peu d'années, le jeune baron Gustave épousa la fille de M. Anspach, le savant et honoré conseiller à la cour impériale.

Puisque j'ai l'honneur d'écrire dans un journal populaire, il m'est agréable de dissiper un préjugé très-répandu parmi nous.

On affirme que le premier Rothschild vendait des petits couteaux,

Et s'était enrichi à ce commerce de Langres et de Birmingham.

Il n'en est rien.

Le fondateur de cette dynastie de financiers éminents se nommait Mayer Anselme Rothschild.

Il naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1742. Il étudia, pour se préparer au professorat, au collège de Furth.

Mais, suivant sa vocation, il entra comme commis chez un banquier à Hanovre, et s'établit quelques années plus tard, dans sa ville natale avec un bien petit capital, fruit de ses économies.

C'était un homme aussi instruit que persévérant.

A cette époque, l'Allemagne était envahie.

Le grand-duc de Hesse s'enfuit, laissant comme un dépôt sa fortune au jeune financier.

Non-seulement celui-ci la défendit au péril de sa vie, au détriment de sa fortune,



Mais il la fit valoir et en doubla l'importance.

Il mourut sans avoir eu la consolation de voir l'électeur revenir dans ses États.

Mayer Anselme Rothschild a, par sa probité et ses talents, puissamment contribué à l'émancipation des israélites.

Pour récompenser ses services, le grand-duc de Francfort avait donné aux juifs la jouissance de tous les droits civils et religieux.

Il avait appelé Rothschild à faire partie du collège d'élection.

En 1813, l'électeur rentra dans ses États et les fils de Rothschild lui restituèrent non-seulement son capital, mais encore les intérêts.

Charmé de cette loyauté, l'électeur leur laissa la somme en dépôt,

Et elle vint agrandir les opérations financières de la fraternelle association.

De ce jour, les Rothschild traitent avec les États, négocient des emprunts avec les grandes puissances.

Ils ont été anoblis en 1815 par l'empereur d'Autriche.

Ils ont reçu du roi de Prusse, en 1822, le titre de baron

Et la qualité de conseillers intimes.

Le doyen de la maison actuelle est depuis plusieurs années consul général d'Autriche.

Le véritable fondateur de la famille Rothschild

quitta la vie en 1812, laissant dix enfants, dont cinq fils, qui se partagèrent le monde :

Anselme Rothschild, né le 12 juin 1773, dirigea la maison de Francfort;

Salomon Rothschild, né le 9 septembre 1774, dirigea la maison de Paris;

Nathan Rothschild, né le 16 septembre 1777, fonda la maison de Manchester en 1798, qui devint la maison de Londres. Il est mort en 1836;

Charles Rothschild, né le 24 avril 1788, fonda la maison de Naples;

Enfin le cinquième frère, James Rothschild, né le 15 mai 1792, est venu en 1812 s'associer aux opérations de la maison de Paris.

C'est le fils de ce dernier qu'une mort aussi subite que cruelle vient d'emporter à la fleur de l'âge.

Le jeune baron Salomon a succombé à la rupture d'un anévrisme.

On prétend qu'il ne sentait aucune indisposition il y a quelques jours, et que le mal s'est déclaré par un refroidissement, à la suite d'une promenade aux courses de Longchamps.

M. le docteur Rayer, médecin de la famille, autour duquel s'étaient groupées toutes nos célébrités médicales, a donné tous ses soins au malade.

Le baron Salomon de Rothschild laisse une veuve de vingt ans, et un enfant de sept mois.

Les obsèques se feront mardi.



Un concours considérable suivra le cercueil jusqu'au lieu de la sépulture, où, selon le rite israélite, la cérémonie religieuse s'accomplit.

Le sépulcre des Rothschild est situé au cimetière du Père-Lachaise.

C'est un grand et sévère monument, sans ornement, sans statue,

N'ayant comme armoiries qu'un R majuscule gravé sur la pierre

Et des vases de granit remplis de fleurs en toute saison.

Je saluerai bien bas le cercueil de ce grand de la terre que je n'eusse point adulé de son vivant.

Car si la mort est cruelle, c'est assurément quand elle frappe un homme que tout attachait à la vie :

L'éclat d'un grand nom;

La jouissance d'une fortune sans pareille;

La tradition patriarcale de la famille;

Le bonheur dans le mariage;

La joie toute récente de la paternité;

L'avenir triomphant et prospère.

Mais je dirai à tous ceux qui ont aimé et estimé ce jeune homme, à ses parents, à ses amis, aux pauvres qui le connaissaient, cette belle phrase que chante notre Église : *Vita mutatur, non tollitur* :  
« La vie n'est pas enlevée à ceux que vous pleurez, elle n'est que changée. »

La voix de la religion est éloquente en condo-

l'éances à ces heures suprêmes de douleurs et de regrets.

Lamartine l'a rappelé dans son langage admirable :

On sent que sa douce parole  
A d'autres ne peut se mêler,  
Seigneur ! et qu'elle ne console  
Que ceux qu'on ne peut consoler.

TIMOTHÉE TRIMM.

---



## JOURNAL DES CHASSEURS.

---

LE BARON

SALOMON DE ROTHSCHILD.

Le *Journal des Chasseurs* est en deuil ; il vient de perdre un de ses meilleurs et de ses plus puissants protecteurs. Le baron Salomon de Rothschild est mort dans toute la force de sa jeunesse et de ses espérances, mort à vingt-sept ans ! Ce deuil est bien plus encore dans notre cœur que dans les quelques mots que nous adressons aujourd'hui à sa mémoire.

Des fonctions, auxquelles nous ne pensons jamais sans regret, nous ont mêlé, pendant trois ans, à la vie de cette grande et bonne famille ; quoique ce temps soit loin déjà, nos sentiments de respect et d'attachement dévoué sont restés les mêmes ; il nous semble qu'il nous est encore permis de prendre une part de ses douleurs.

A vous qui enviez sa fortune et sa grande position ici-bas, le baron James de Rothschild pourrait dire : la Providence ne m'a-t-elle pas fait bien large

ma part des misères et des peines de ce monde ? Prenez-les ces richesses, ces honneurs, et rendez-moi mes enfants perdus !

De mes petits-fils, l'orgueil de ma vieillesse, l'objet de toute une vie d'honneur et de travail, quatre se sont éteints dans mes bras, et voilà que Dieu me reprend mon fils ! Vous, les humbles de la terre, qui vivez dans la paix de la famille et dans la joie de voir grandir vos enfants autour de vous, n'êtes-vous pas plus heureux que moi ?

Et elle, la pauvre mère, l'ange de ce foyer désolé, elle, dont la tendre nature ne resta jamais insensible au malheur d'autrui, elle qui toujours racheta ses richesses par l'immensité de sa charité, est-elle assez blessée au plus profond de ses entrailles, son front saigne-t-il assez sous les épines de sa couronne d'or ! Un père, une mère qu'elle adorait, ses petits-enfants, son fils, tous ces trésors perdus en quelques années ! Est-ce assez d'épreuves et de douleurs ?

Le baron Salomon de Rothschild était bien jeune quand nous le vîmes pour la première fois, il avait quinze ans. C'était un cœur ardent et affectueux, il était généreux et affable pour tous. L'homme avait tenu les promesses de l'adolescent. Entré depuis dix-huit mois à peine dans la vie des grandes affections et des grands devoirs, il était bon, fort, intelligent, aimé ; devant lui s'ouvrait une carrière dont nul n'aurait mesuré les limites, et voilà déjà qu'il



n'est plus ; le jeune athlète s'est couché sous le souffle de la destinée.

Pauvre père, pauvre mère, si grands et si misérables, que je vous plains, que je crois à votre souffrance ! Je ne puis, hélas ! vous apporter qu'un humble tribut de regrets et de sympathie, et prier le ciel qu'il vous console de ceux que vous avez perdus par le bonheur de ceux qui vous restent.

---

Ch. GODDE.

## L'UNIVERS ISRAÉLITE.

Juin 1864.

---

LE BARON

### SALOMON DE ROTHSCHILD.

Cette grande et illustre famille israélite qui par ses immenses bienfaits sèche tous les jours tant de larmes et guérit tant de blessures, elle pleure maintenant à son tour et son cœur saigne douloureusement....

Le Seigneur, dans ses desseins impénétrables, lui a enlevé un de ses plus magnifiques ornements, une de ses joies les plus douces, une de ses forces les plus vitales, une de ses rayonnantes espérances d'avenir et de gloire, une de ses plus splendides bénédictions.

Le baron Salomon de Rothschild, troisième fils de M. le baron James de Rothschild, est mort presque subitement, le 14 mai, après avoir gardé le lit pendant trois jours seulement. Son âme est



montée au ciel lorsque la vie terrestre semblait encore l'inonder de toutes ses clartés.

Il n'avait que vingt-neuf ans.... Il y avait seulement deux ans qu'il avait épousé sa noble cousine, Adèle de Rothschild, fille du baron Charles, de Francfort, une jeune personne ornée de toutes les grâces et de tous les enchantements de la femme poétique de la Palestine, et de la femme brillante de la civilisation moderne. Elle était le rêve de sa jeunesse, l'attente de sa félicité, la fleur se développant splendidement sous le soleil pour parfumer et illuminer sa vie. Et après qu'il fut uni à l'élue de son cœur et de son âme, le ciel mit le comble à son bonheur en lui accordant un enfant, né en août 1863, au milieu de toutes les joies, de tous les ravissements, de toutes les actions de grâces envoyées au Très-Haut, de tous les actes de charité accomplis envers les hommes !

Pourquoi, hélas ! en brisant tout ce bonheur si bien mérité et si noblement employé, la divine Providence nous a-t-elle montré de nouveau que tout est vanité et périssable ici-bas, que nous sommes nés de poussière et que nous retournons à la poussière !

Salomon de Rothschild, bien que fort jeune encore, possédait une haute intelligence qui le rendait digne d'être une des colonnes de cette grande et puissante maison, plus grande et plus puissante que

celle de maint souverain assis sur un trône. Mais il avait aussi un cœur large et magnanime, ouvert à tous les sentiments élevés, à toutes les généreuses inspirations, à toutes les bonnes et belles actions, Son nom rappelait ces paroles de l'Écriture dites du roi d'Israël, fils de David : ויתן אל־הים חכמה לשלמה ותבונה הרבה מאד ורחב לב כחול אשר על שפת הים « Et Dieu donna la sagesse à Salomon, et un vaste esprit, et une étendue de cœur comme le sable sur le bord de la mer. » (I Rois, V, 9.)

Il possédait surtout le caractère le plus affable, le plus sympathique, le plus liant. Jouissant d'une des plus brillantes positions sociales, il se montrait gracieux, aimable, charmant envers tous, riches comme pauvres, grands comme petits. Dans ses rapports avec les hommes, on ne voyait sa haute fortune que dans ses bienfaits.

C'est à un voyage au Maroc qu'il fit, en 1856, qu'on doit le commencement de la régénération de nos malheureux coreligionnaires de ce pays. Tout jeune, à peine âgé de vingt ans, il demanda énergiquement au pacha de Tétuan une protection pour ses frères. En Amérique, où il passa près de deux ans, de 1859 à 1861, il sauva la vie à une jeune personne qui s'était jetée à la mer, et il fut nommé membre de la société des sauveteurs. Mais de tout cela, il ne parla jamais.

C'était une nature généreuse, heureuse de faire



le bien sur une large échelle, et toujours à l'insu de tout le monde.

La grande et irréparable perte que font en lui sa famille, ses amis, la société tout entière, est surtout bien douloureuse pour notre communauté et notre culte. Il en était un des plus fermes soutiens. Comme tous les membres de sa famille, il portait avec bonheur et orgueil le titre d'israélite; ses sentiments religieux éclataient en toute circonstance, et sa fraternité se lisait en lettres d'or partout où il y avait une œuvre d'humanité à accomplir. Sur toutes les listes de souscriptions charitables, son nom brillait d'un vif éclat. Membre du Comité de bienfaisance et de la Société des apprentis, il s'occupait avec le plus ardent dévouement des besoins et des souffrances de nos pauvres, de nos malades, de nos veuves et de nos orphelins. Agissant ainsi pendant son trop court séjour sur la terre, sa charité lui survit au milieu de nous et fera à jamais bénir sa mémoire.

Les regrets, la consternation de la communauté sont grands et légitimes. La situation du judaïsme est fort précaire dans les temps modernes. Beaucoup d'hommes nés dans notre sein, une fois arrivés à la richesse, à la puissance, à une haute position, ne nous connaissent plus, tournent le dos à l'assemblée du Seigneur et à son culte, renient leur naissance, leurs pères et mères, tout ce qu'il y a de sacré sur la terre. Salomon de Rothschild était un appui

fidèle, courageux, inébranlable de la maison de Jacob; nous pouvions compter sur lui comme sur un vrai fils de Juda: il était une forte et brillante espérance de notre avenir religieux et social au milieu des peuples. « Dieu nous l'avait donné, et Dieu, hélas! nous l'a repris. »

Le ciel nous l'a enlevé dans la fleur de son âge, avant qu'il ait pu développer tous les trésors de son cœur et de son âme, avant qu'il ait pu vider ici-bas la corne d'abondance de sa douce et bienfaisante bonté. Il repose maintenant dans le sein de l'Éternel, à côté de son grand-père et de sa grand'mère Salomon de Rothschild, dont nous avons pleuré naguère la mort comme un malheur public. « Son tré-  
« pas a semé le deuil parmi nous, tandis que lui  
« récoltera là-haut, avec joie, les fruits de ses ver-  
« tus, הורעים בדמעה ברנה יקצרו; il est parti au mi-  
« lieu de nos larmes, retournant dans sa céleste  
« patrie, où il est reçu avec allégresse, portant les  
« gerbes abondantes de ses œuvres méritoires, et les  
« déposant sur l'autel du divin sanctuaire, comme  
« une digne et immortelle offrande au Seigneur. »

הלוך ולך ובנה נשא משך הזרע בא יבא ברנה נשא אלמתי  
Que la mémoire de ce juste soit bénie à jamais!

זכר צדיק לדרכה

S. BLOCH.



## LE CONSTITUTIONNEL.

Ce matin, vers dix heures, toute l'entrée du faubourg Saint-Honoré était remplie par le concours immense des personnes venues pour assister aux obsèques de M. le baron Salomon de Rothschild, enlevé d'une manière si douloureuse et si prématurée à sa famille et à ses amis. Le monde officiel, le monde financier étaient représentés par toutes leurs sommités.

M. le baron James de Rothschild avait voulu suivre le corps de son fils. Sa santé affaiblie l'a forcé de monter en voiture; chacun était attendri par la douleur profonde dans laquelle il était plongé.

Le cortège a suivi les boulevards pour se rendre au cimetière de l'Est. L'affluence était telle aux abords de l'hôtel du défunt, qu'il a fallu interrompre la circulation des voitures à l'entrée du faubourg Saint-Honoré.

Une très-nombreuse assistance a suivi le corps jusqu'au champ du repos.

---

## LA FRANCE.

Aujourd'hui, à dix heures, ont eu lieu les obsèques de M. le baron Salomon de Rothschild, qu'une mort soudaine vient d'enlever, dans la force de l'âge, à l'affection de sa famille et de ses amis.

Tout ce que Paris compte d'illustrations dans les rangs de la haute société, dans le monde de la politique, de la finance, de la presse, des lettres, des sciences et des arts, était accouru à cette triste cérémonie, et avait voulu donner à la famille Rothschild un éclatant témoignage de l'universelle sympathie dont elle est l'objet.

Tout le monde sait que c'est bien moins par le prestige de son immense fortune que par sa bienveillance, son goût éclairé, le concours qu'elle donne à toute œuvre belle, généreuse ou utile, mais surtout par son inépuisable charité, que la famille Rothschild a conquis l'estime et la haute considération qui l'entourent.

Le deuil était conduit par M. le baron James de Rothschild qui, obéissant à une émouvante tradition de la religion israélite, n'a voulu céder à personne le douloureux devoir d'accompagner le corps de son



filz jusqu'à sa dernière demeure. Il était suivi de ses deux autres filz, MM. Gustave et Alphonse de Rothschild.

Le convoi a parcouru tous les boulevards jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, où le corps a été inhumé, et où deux discours ont été prononcés sur le cercueil.

M. le grand rabbin du Consistoire central, et M. le grand rabbin de Paris, escortés de leurs coadjuteurs, ont tenu à honneur de présider eux-mêmes à la cérémonie funèbre, donnant, au nom de la religion, cette marque de haute sympathie à une famille qui n'oublie pas que la richesse vient de Dieu, et que nous ne devons nous regarder ici-bas, auprès de nos frères malheureux, que comme les distributeurs des dons que la Providence nous accorde. •

J. COHEN.

---

## MONITEUR DU SOIR.

17 mai 1864.

Tous les journaux de Paris ont rendu compte des funérailles de Salomon de Rothschild, auxquelles la capitale tout entière semblait avoir pris part. Le *Moniteur du soir* du 17 mai donne les détails suivants :

« Les obsèques de M. le baron Salomon de Rothschild ont été célébrées ce matin en présence d'une assistance considérable, dans laquelle figuraient toutes les illustrations de Paris. L'hôtel de la rue Saint-Honoré pouvait à peine contenir les invités.

« A dix heures, le corps du défunt a été placé sur un char traîné par deux chevaux, et le cortège s'est mis en marche dans l'ordre suivant pour se rendre par les boulevards au cimetière du Père-Lachaise.

« Le char funèbre était précédé d'une voiture dans laquelle se trouvaient le grand rabbin du Consistoire central et le grand rabbin du Consistoire de Paris.

« Après le char marchaient M. le baron James de



Rothschild, père du baron Salomon ; MM. Alphonse de Rothschild, Gustave de Rothschild et Edmond de Rothschild, frères du défunt, conduisant le deuil.

« Venaient ensuite les serviteurs de la maison, les élèves des écoles israélites, les employés de la maison Rothschild, les employés des chemins de fer du Nord et de l'Est.

« Les invités avaient pris place dans les voitures de deuil. On remarquait parmi eux S. Exc. M. Fould, ministre des finances; le maréchal Magnan, M. le duc de Morny, M. le comte de Persigny, M. le comte Walewski, M. Vuitry, gouverneur de la Banque; M. de Forcade La Roquette, M. Thiers, M. Berryer, M. le général Changarnier, etc.

« Les restes du baron Salomon ont été déposés dans le caveau de la famille de Rothschild après la célébration de la cérémonie funèbre prescrite par le culte israélite. »

On remarquait aussi dans le convoi funèbre le personnel des ambassades d'Autriche, de Prusse de Bavière, etc. Un premier discours fort touchant a été prononcé, à la porte du cimetière, par M. Albert Cohn, président du Comité de bienfaisance; et sur la tombe même, MM. les grands rabbins se sont rendus les organes de la communauté et de la religion, et ont accompagné par leurs prières l'ame d'un noble enfant d'Israël au ciel.

Les parents du défunt ont envoyé dix mille francs

au Comité consistorial de bienfaisance, douze mille francs à l'administration de l'assistance publique de Paris, et ils ont l'intention d'ajouter et d'entretenir, en souvenir de son nom, une section pour les maladies incurables à l'hôpital israélite.



CORRESPONDANCE

DE L'UNIVERS ISRAÉLITE.

Tétuan (Maroc), 13 juin.

Notre communauté a appris avec une profonde douleur le décès de M. le baron Salomon de Rothschild et a célébré un service funèbre en son honneur le 4 de ce mois. J'ai prononcé un discours espagnol dans ma synagogue, que M. le baron Salomon a visitée lors de son passage à Tétuan. C'est à lui que notre ville est redevable d'un service de santé et de tant d'autres bienfaits. Après les paroles de regrets bien senties, prononcées par M. le grand rabbin Isaac ben Walid sur la perte cruelle de ce noble jeune homme, M. le docteur Schmidt a prononcé également un discours très-touchant qui a vivement ému tous les assistants. Puis M. le professeur Hermann Cohn a fait une belle prière hébraïque et dix élèves de son école ont chanté en *adagio* les psaumes 49 et 91. La cérémonie a eu lieu dans le local de l'école contiguë à l'établissement de pharmacie fondé par la famille de Rothschild.

## LA FRANCE CENTRALE.

Paris, 19 mai 1864.

Le baron Salomon est mort à vingt-neuf ans, d'une inflammation de poitrine compliquée d'une maladie de cœur; depuis près de deux mois, il était souffrant, mais il ne s'est alité que l'avant-veille de sa mort:

Ce jeune homme, que tous ceux qui le connaissent aimaient et estimaient, laisse après lui de profonds regrets, aussi ne faut-il pas s'étonner de la foule immense qui suivait à pied ou en voiture le char mortuaire qui l'a porté jusqu'au cimetière du Père-Lachaise.

Si quelque chose peut adoucir la douleur de la famille Rothschild, ce sera, sans doute, de la voir partagée par tant de gens qu'elle ne connaît même pas, mais qui, eux, connaissent l'honorabilité, la bonté et l'inépuisable bienfaisance des Rothschild.

Comme son père, comme sa mère, comme ses frères, le baron Salomon poussait la charité jusqu'à la prodigalité, si tant est cependant que l'on puisse être taxé de prodigalité en tendant sa main à toutes



les misères, en se laissant émouvoir par tous les malheurs. Comme toute sa famille aussi le baron Salomon cachait son ardente charité. Le baron Salomon était, non-seulement l'associé de la plus grande maison de banque française, mais encore de la maison de bienfaisance la plus riche en bonnes œuvres, la plus généreuse en véritable commisération.

Je ne saurais vous faire comprendre à quel point a été universelle la sympathie dont on a entouré la famille Rothschild. Autour de ce père et de ces frères si douloureusement blessés dans leur plus chère affection se pressait une foule où tous les rangs, toutes les opinions se trouvaient confondus et le peuple parisien s'est associé à cette immense manifestation, parce qu'il savait ce que la mort venait de lui ravir.

C'était, je vous l'atteste, un navrant et tout à la fois consolant spectacle que ce convoi conduit par un père et par trois frères désolés et que suivaient si douloureusement émus tant de serviteurs, tant d'obligés, tant d'amis qui ont voulu accompagner jusqu'au cimetière la chère dépouille mortelle d'un jeune homme si tendrement aimé.

Vous me permettrez, pour aujourd'hui, de faire trêve à la politique et de ne vous parler que du baron Salomon, car je me sens encore sous l'impression de cette grande tristesse dans laquelle nous nous recueillions avant-hier, et par le temps où nous vivons,

il y a une certaine douceur à éprouver de telles tristesses, à sentir ainsi que l'on ne vit pas seul et que le stoïcisme de l'égoïsme n'a point entièrement desséché votre cœur.

Paul BEURTHÉRET.



## LE CHARIVARI.

17 mai 1864.

Je ne peux terminer cette lettre sans dire un mot de la triste nouvelle qui est venue surprendre si péniblement la Bourse d'hier et que tout le monde connaît à cette heure ; je veux parler de la mort du baron Salomon de Rothschild, un des fils du célèbre banquier, le roi de la finance européenne. Le baron Salomon a succombé en peu de jours, tout jeune encore ; il avait à peine trente ans. Tous ceux qui l'ont connu s'accordaient à reconnaître les qualités de cœur et d'esprit qui le distinguaient, une rare aménité de caractère, le goût inné des arts et des façons généreuses de dépenser en grand seigneur une immense fortune. Il était adoré de sa famille qui l'appelait l'enfant prodigue, mot exprimant non un reproche mais l'éloge de ses qualités. Cette mort inattendue et si prématurée a produit à la Bourse une vive et profonde émotion.

Agréez, etc.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

S. ZABBAN.

## DIVERS



## LE CHAPEAU

### DE M. DE ROTHSCHILD.

Il existe à la Havane, comme dans la plupart des grands centres à l'étranger où peut s'accumuler une population française, une institution qui, sous le nom de Société française de bienfaisance, et sous la présidence du consul général de France, rend de grands services à nos compatriotes nécessiteux. Le zèle des administrateurs est grand, l'empressement des souscripteurs méritoire, mais les obligations de la Société sont lourdes et la Société n'est pas riche.

Pendant mon séjour à la Havane, en 1855, je fus chargé par M. Durège, alors chef de la maison Mangoaga, Ducatel et C<sup>ie</sup>, et vice-président annuel, de faire quelques extraits dans les registres de la Société française.

Un article de recettes à la caisse attira mon attention; il était ainsi conçu :

Le chapeau de M. de Rothschild, deux cent cinquante francs.

Je priai M. Durège de m'en donner l'explication, et voici ce qu'il me dit :

« Dans le cours de son voyage en Amérique, le fils de M. le baron de Rothschild passa par la Havane et se présenta chez MM. Mangoaga, Ducatel et C<sup>ie</sup>, sur lesquels il avait une lettre de crédit. Il s'informa de tout ce qui pouvait attirer l'attention d'un étranger. Après renseignements pris avec soin sur la fabrication du sucre, la culture du tabac, du café, les richesses agricoles et industrielles de l'île, l'importance du mouvement commercial, le système financier en usage, enfin l'éternelle question de l'esclavage, il s'enquit aussi de ces petits objets, futiles en apparence, mais qui, rappelant matériellement les mœurs et les habitudes des pays parcourus, ont toujours un certain attrait pour le voyageur.

« A la Havane, tout le monde, riche ou pauvre, esclave ou grand d'Espagne, porte pour coiffure le chapeau de Panama, dit chapeau de *Jipijapa*.

« M. de Rothschild voulut en avoir un, et demanda qu'on l'accompagnât. Un employé de M. Durège fut chargé de cette mission. On demanda de beaux chapeaux, et le marchand d'étaler avec empressement ce qu'il avait de mieux. M. de Rothschild, en homme de goût, choisit entre tous un chapeau dont le tissu, plus souple et plus fin que la soie de l'Inde, en avait jusqu'au brillant et le reflet doré. Il s'informe du prix :



« C'est trois cents piastres, répondit le marchand.

« — Quinze cents francs! jamais mon père ne me pardonnerait une pareille folie. »

« On choisit autre chose, et M. de Rothschild rapporta un fort joli chapeau de cinquante piastres. Chacun lui fit compliment sur la belle qualité et le prix modéré qu'il avait payé.

« J'en avais d'abord choisi un plus beau; mais quinze cents francs, monsieur! j'eusse mérité que mon père me déshéritât.

« Oh! monsieur votre père peut heureusement, reprend M. Durège, vous pardonner sans se ruiner une fantaisie de quinze cents francs.

« — Sans doute, et vous m'avez mal compris, répond sérieusement M. de Rothschild; ce n'est pas les quinze cents francs dépensés que mon père me reprocherait, c'est le chapeau pris en échange de cette somme, quand j'aurais pu si facilement l'employer mieux. Aussi, monsieur Durège, veuillez débiter la maison de mon père de trois cents piastres, dont je dispose; vous voudrez bien prélever cinquante piastres et faire payer mon chapelier; puis vous verserez deux cent cinquante piastres à la Société française de bienfaisance. Si mon père me demande compte de cette somme, il approuvera, je le sais, celui que je lui en rendrai. »

« Telle est l'histoire du chapeau de M. de Roth-

schild. En est-il beaucoup qui la vaillent? Ai-je eu tort d'en conserver précieusement le souvenir? Ne serait-ce pas dommage de la laisser ignorer? »

Ad. E. B.....

Bordeaux, 29 mai 1864.



Je ne vous demande rien, et je n'ai pas besoin de vous.

Mais je suis avec vous parce que vous souffrez, et je vous aime parce que vous pleurez.

Mais aussi vous avez la foi, me dit-on, et si votre religion, comme les autres, vous promet les récompenses futures lorsque vous avez été bons, vous n'avez plus à souffrir ni à pleurer, pauvre père !

Quelle sainte parole on me dit de votre fils ! huit jours avant de mourir de cette mort qu'il n'attendait pas, il donne, un matin en se levant, dix mille francs à son homme de confiance, en lui disant : « Cherchez quelqu'un à *sauver* !

S'il a dit cette magnifique parole, plus magnifique que tous vos trésors — et elle est trop belle pour que je ne veuille pas croire qu'il l'ait dite — ne devez-vous pas être consolé, et ne sentez-vous pas, croyant, que votre enfant est à sa vraie place à cette heure ?

J'ai eu besoin d'être consolé par la vérité, et comme votre mal a besoin d'être consolé, je vous apporte ce que je peux, à vous qui êtes en ce mo-

ment le plus misérable des hommes et que je plains du plus profond de mon âme, d'après ce que je pouvais pressentir, et d'après ce qu'on me dit de votre immense douleur.

Ceux qui ont été soulagés par votre bonté, et par la bonté des vôtres, ceux qui, sans y avoir eu recours, connaissent cette bonté, doivent souffrir et pleurer avec vous. — Moi, qui ne vous connais pas, je vous apporte ma parole de commisération et de consolation, et, si peu qu'elle puisse être et faire, je souhaite qu'elle vous arrive, parce qu'il me semble qu'elle doit vous soulager un peu.